

ROMAN

Florence Cadier

L'OMBRE D'UN PÈRE



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Extrait de la publication

l'ombre d'un père

Florence Cadier

Roman

Illustration de couverture

de Marion Tigréat



**EDITIONS
THIERRY
MAGNIER**

Gary vit seul avec Nicole, sa mère, à Wellington en Nouvelle-Zélande et ne sait rien de son père. Obstinément et malgré les demandes répétées et insistantes de son fils, Nicole ne veut rien dire. Gary promène sa mélancolie et sa sourde révolte, obsédé par ce qu'il pense être un secret honteux et par des cauchemars récurrents où un soldat se bat dans les tranchées. Aussi lorsqu'un soir, dans un bar, une jeune Française l'aborde en lui disant qu'elle sait des choses sur son père, Gary est bouleversé. Mais rien ne se passe comme prévu.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

l'ombre d'un père

Table des matières

1	7
2	18
3	30
4	47
5	55
6	65
7	77
8	88
9	97
10	103
11	110
12	120
13	131
14	145
15	155
16	171

« *Un rêve n'est qu'une ombre.* »
Hamlet, W. Shakespeare

À tous ces hommes et ces femmes qui ne
connaissent qu'une moitié de leur être.
À Anna, Bastien, Valérie.
À Valentine.

Ce roman a été rédigé à Wellington, Nouvelle-
Zélande, grâce au concours
de la résidence « Randell Writers Cottage »,
le Fonds d'amitié France Nouvelle-Zélande,
l'ambassade de France en Nouvelle-Zélande
et le Randell Cottage Writers' Trust.

1

Je me suis planqué dans mon coin habituel. Une ruelle où j'étais tranquille. J'ai tiré sur un joint en veillant à ce qu'un flic ne passe pas par là. Fallait pas gâcher mon plaisir. À cette heure-ci, ils faisaient des rondes dans Newtown ou Courtenay Place, et ils ne traînaient pas encore dans Cuba Street. Il était trop tôt. Comme d'habitude, ça me piquait la gorge, m'arrachait une toux, j'aspirais cette fumée âcre. Mais pour rien au monde je m'en serais passé. Très vite, la tête m'a tourné, dressant un filtre entre moi et mes démons.

Le vent s'était levé sur Wellington et chassait les derniers nuages qui avaient obscurci la journée. Il s'engouffrait dans mon blouson ouvert, je frissonnais.

Apera, mon meilleur ami, m'attendait avec William, un nouveau dans le lycée, et Talia. Dès que je pensais à elle, je paniquais, j'avais le souffle court, les mains moites. Talia me désarçonnait et je rêvais d'enfouir mes doigts dans sa chevelure sombre, d'embrasser ses lèvres moelleuses. J'imaginai la courbe de ses seins et mon désir montait. Talia, on avait tous envie de se coller à son corps sublime. Sauf que je n'osais

pas. J'espérais secrètement que le shit m'aiderait à me décoincer.

Le mégot brûlant a mis le feu à ma bouche, je l'ai jeté et me suis décidé à entrer.

On ne voyait rien à travers les vitres, des posters des prochains concerts couvraient toute la surface des carreaux. Ça m'a contrarié, je voulais m'assurer qu'ils étaient là. Je détestais arriver le premier, être obligé de poireauter seul à une table en surveillant l'entrée. Les gens dans le bar pouvaient penser qu'on m'avait posé un lapin et je redoutais leurs regards condescendants. La parano me gagnait.

Dans la salle, c'était pire que dans un stade de rugby, le volume sonore des voix couvrait celle de Kimbra qui chantait *Settle Down*, ma chanson préférée, et si William ne m'avait pas repéré, j'aurais fait demi-tour.

– Eh Bro, viens là !

Talia a tourné la tête, elle avait des yeux noirs qui appelaient l'amour, des boucles sombres dont l'une formait un cœur sur son front. J'ai tapé dans leurs mains et elle s'est poussée pour me laisser une place sur la banquette en skaï. Ils avaient déjà une pinte de bière devant eux. Apera est allé m'en chercher une au bar, il m'a demandé ma carte d'identité. J'ai grommelé :

– À chaque fois, on me fait le coup. Je les ai, mes dix-huit ans !

– Pas depuis longtemps! a ricané William.
Tu ne dois pas te raser tous les jours!

– Oh, ça va!

J'avais encore un visage poupin, joues rondes et boucles de bébé, quelques poils sur la lèvre supérieure. Pas du tout le genre viril qui tombe les filles. J'avais poussé trop vite, je me faisais penser à une araignée aux longs bras.

J'ai bu le verre d'un trait, l'herbe m'a toujours donné soif. Talia a collé sa jambe à la mienne et si j'avais voulu y échapper, je n'aurais pas pu. Le faisait-elle exprès? Je pensais à la réflexion imbécile de William : « Talia est canon, c'est la tête qui ne suit pas. » À vrai dire, je ne la connaissais pas bien, ça faisait peu de temps qu'elle fréquentait notre bande. Elle n'était pas très causante, plutôt du genre à pouffer quand les garçons blaguaient, même si ça ne volait pas haut. Pour moi, ça ne voulait rien dire. Je refusais de juger les gens sur un rire.

Elle ne m'a même pas regardé, elle semblait subjuguée par la discussion qui roulait avec mes copains. Ou plutôt elle était suspendue aux mots de William. Moi, j'écoutais distraitement. Qu'est-ce que ça allait changer à ma vie de savoir si j'avais assez de courage pour sauter à l'élastique du « Swing Nevis » à Queenstown? Je m'en fichais complètement, je n'avais rien à prouver. Leurs conversations m'ennuyaient, je les trouvais aussi banales que celles tenues

par ces jeunes que je fuyais au lycée. Du vent, des débats futiles. Comme souvent, la voix de William dominait la salle. C'était ce qu'il cherchait, qu'on le remarque. William le flamboyant, celui que les filles admiraient, celui que les garçons enviaient. Chez certains de nos copains, il provoquait des sentiments de haine ou de jalousie. Il devenait vite insupportable pour tous ceux qui galéraient avec les filles. Content de lui, envahissant, bruyant. Une vraie tête à claques. Pourtant, je l'aimais bien. Il avait une assurance que je lui enviais. Et j'observais son aisance, j'étudiais ses gestes, espérant en tirer des leçons pour séduire celle à qui j'osais à peine parler.

Mais ce soir, ils me prenaient le chou.

Je suis allé m'asseoir au bar, j'avais envie de me casser la tête. Talia n'a même pas bougé un cil quand je me suis levé, j'avais dû rêver sa jambe contre la mienne. C'était sombre dans ma tête, un vrai naufrage, je me demandais ce que je faisais là. Mais ici ou ailleurs !

Une, deux, trois chopes à la queue leu leu. Au moins, je noyais mes idées noires, j'avais un voile flou devant les yeux, je n'arrivais plus à fixer mes pensées, j'oubliais. J'appréciais être dans cet état. Apera m'a rejoint, je me suis pendu à son cou et j'ai fait mine de l'embrasser en imitant la voix de Talia.

– Tu viens avec moi, chéri ?

Il m'a repoussé sèchement. J'ai sorti mon bonnet de ma poche et je me suis mouché dedans. Ça l'a fait rigoler. Lui, il détestait se souler, les soirées étaient faites pour rigoler avec les copains, pas pour ne plus avoir aucun souvenir le lendemain. Quand j'ai commandé un whisky soda, il a grimacé :

– T'as pas assez bu ?

J'ai pensé : « Je t'emmerde. » Et j'ai attrapé le verre sans plus faire attention à lui. À la table derrière moi, Talia s'est approchée de William et a chuchoté à son oreille. Tout juste si elle ne lui mangeait pas le lobe. Il a posé sa main sur sa nuque, en un geste de propriétaire. J'ai bu cul sec.

Je ne l'ai pas vue arriver. Je fixais un point lumineux qui se baladait sur le comptoir, quelqu'un devait jouer avec une lampe de poche. Elle s'est assise sur le tabouret près du mien et a commandé un Coca. C'est là que j'ai levé la tête, c'était pas courant un Coca ici. J'ai remarqué un rideau de cheveux châains épais qui cachait son visage et ça m'a fait rire. Talia qui avait des regrets ? William allait prendre une claque ce soir. Et je comptais bien la laisser se dépatouiller si elle voulait me parler.

J'ai repris le cours de mon investigation : suivre le point blanc le plus longtemps possible pour savoir d'où il venait. J'attendais en fait qu'elle se manifeste. Elle s'est penchée vers moi,

son parfum n'était pas celui de Talia. J'ai écarté la masse de ses cheveux, elle avait un sourire narquois en me dévisageant. Et le même grain de beauté que moi, placé juste sous l'oreille droite. J'ai voulu le caresser mais mon doigt s'est posé sur ses dents.

– Bas les pattes, Gary! a-t-elle dit.

– J'te connais? j'ai bafouillé.

– Non, mais moi, oui.

Qui était-elle? Elle a rigolé et j'aurais bien aimé me faufiler dans son cerveau pour lire ses pensées. Elle ne se moquait pas de moi, c'était déjà ça, ses yeux le prouvaient, le gris de ses pupilles, doux et caressant. C'était quoi ce délire? Une inconnue débarquait et vous accostait comme une vieille copine. J'ai regardé autour de moi, personne ne réagissait, tout avait l'air normal. Je l'ai observé à nouveau, elle était assise tranquillement à siroter son soda, ses lèvres tetaient la paille et elle me jetait des coups d'œil rieurs. Fallait que je dise quelque chose d'intelligent, lancer un trait d'humour, très vite, un mot qui allait la scotcher. Je voulais qu'elle reste près de moi. Mais j'étais lamentable, une loque incapable d'aligner deux idées, tout juste bon à bredouiller. Je ratais peut-être une occasion. J'essayais de rattraper le coup. Une patate brûlante dans la bouche m'empêchait d'aligner une phrase correctement.

– On... s'est déjà... rencontrés?

J'avais rien trouvé de mieux à dire et encore, il avait fallu que je me concentre.

– Non, mais je sais qui tu es.

– N'importe quoi ! j'ai répondu en lui tournant le dos.

Elle avait un accent français mais se débrouillait pas mal en anglais. Un point de plus pour elle, j'étais incapable de baragouiner trois mots dans cette langue. Qu'est-ce qu'elle m'attirait, cette fille ! Provocante et un visage de madone. J'ai tenté de descendre de mon tabouret, ça tanguait, j'ai manqué de tomber. Elle m'a saisi par le bras et m'a redonné l'équilibre.

– T'es pas frais ! a-t-elle remarqué.

Vexé, j'ai marmonné :

– Fous-moi la paix !

Elle a tendu la main.

– Lilas, j'arrive de France. Je crois bien que c'est toi que je voulais voir.

– T'es cinglée ! J'te connais pas, je ne suis jamais allé en France.

– Je sais, a-t-elle répondu.

Alors, elle en savait plus que moi. Pas claire cette fille, qu'est-ce qu'elle avait fumé avant de venir dans le bar ? Pas mal le coup du prénom, elle avait dû le demander au barman. J'avais failli tomber dans le panneau.

– C'est au sujet de ton père ! a-t-elle continué.

Elle m'a flanqué la trouille. Elle faisait allusion à un fantôme. Je ne savais même pas

s'il était vivant puisque je ne le connaissais pas. Cette fille avait un grain. Personne ici n'était au courant pour mon père. Le seul qui connaissait ma vie, c'était Apera, mais il n'aurait jamais rien raconté. Il savait qu'il ne fallait pas s'y frotter.

J'ai senti quelques gouttes de sueur dégringoler dans mon dos. J'avais trop bu. Je lui ai montré les dents en grognant comme un lion. Elle s'est marrée en louchant. Rien ne la démontait, plutôt culottée.

D'ailleurs, si ça se trouvait, elle me parlait d'autre chose et, obsédé comme j'étais depuis longtemps par mon géniteur, j'entendais ce que j'avais envie d'entendre. Comme la fois où j'avais cru le voir dans la rue et qu'il avait disparu aussi vite qu'il était apparu. J'aurais pu jurer que c'était lui. Il avait simplement l'air d'un bon père de famille. J'ai posé ma tête entre les bras, comme ça, elle allait disparaître si elle était un mirage.

– On peut se voir demain si tu veux ?

Elle a enfourné un bout de papier dans la poche de mon jean. J'ai senti sa main qui forçait le passage. J'ai frissonné mais je n'ai pas bougé.

– Y a mon numéro de mobile. Tu m'appelles ?
Demain ?

Elle n'a pas attendu ma réponse, a posé un billet de vingt dollars sur le comptoir et s'en est allée. J'ai soulevé un bras pour l'observer, elle avait de jolies fesses moulées dans une jupe

noire, des jambes élancées. Légèrement plus petite que moi. Elle s'est retournée brusquement, a accroché mon regard et m'a fait un clin d'œil. J'ai rougi.

Je n'avais plus aucune envie de rejoindre mes copains, fallait que je réfléchisse à cette rencontre délirante. Le barman m'a servi d'autorité une autre bière. J'en avais besoin. Je l'ai sirotée en triturant ses mots dans tous les sens. Je n'ai abouti à rien, c'était incompréhensible. Cette fille venue de nulle part remuait en moi un passé que j'avais peine à démêler. Je n'imaginai même pas que mon père ait eu une existence. Pour moi, il restait une ombre, celle de mon obsession. Et voilà qu'elle voulait me parler de lui. Ça virait au cauchemar. J'aurais eu besoin d'un autre joint, mais j'avais laissé l'herbe à la maison.

Je l'ai cherchée dans la salle. J'ai pensé qu'elle s'était cachée pour me faire une blague, et qu'elle allait revenir pour s'expliquer. Personne. Au fond, je l'avais rêvée, cette Lilas. Je voulais Talia et une autre était arrivée. Les effets du cannabis.

– Ramène-toi, Bro! a crié William, alcoolisé.

J'ai adapté ma vision floue à leur table. Talia était de plus en plus collée à lui. Il s'est brusquement dégagé d'elle, comme énervé, et est parti en chaloupant vers une table près de la sortie. Je l'ai perdu de vue quand il a ouvert la porte du bar. Apera avait invité une petite

blonde que j'avais déjà croisée au lycée à s'asseoir avec eux. Aucune envie de tenir la chandelle. J'ai détourné la tête. Les tables croulaient sous les verres vides. C'était la fin de la soirée, des habitués étaient affalés sur les banquettes. Dans une heure, le bar fermerait.

Ça roulait sévèrement quand je me suis levé. Je me suis cogné méchamment à un coin du comptoir, j'ai pesté, et je suis parvenu, non sans mal, à atteindre la porte. Je comptais sur l'air frais pour me dessoûler.

Le vent soufflait avec plus de force. Une pancarte était tombée, un papier volait en rase-mottes. J'ai aspiré une grande goulée de brise marine. Si je voulais attraper le dernier bus, il fallait que je me secoue.

Pour rejoindre rapidement l'arrêt, il fallait traverser l'impasse Left Bank qui n'en est pas une. Au bout, il y a un parking mal éclairé qui donne de l'autre côté dans Victoria Street. Je n'aimais pas trop prendre ce passage à cette heure-ci, j'avais l'impression que des ombres erraient, me guettaient pour me sauter dessus. J'ai éclaté d'un rire sauvage. Qu'ils viennent ces esprits, ces trouillards planqués derrière les portes ou les voitures, j'allais les recevoir avec mon poing. J'ai cogné dans le vide et, déséquilibré, j'ai fini à genoux sur un papier gras.

Fallait que je me concentre. L'urgence était de poser un pied devant l'autre, de compter mes

pas pour parvenir à la maison avant que le jour ne se lève et que ma mère ne se réveille.

Il y avait très peu de lumières à part celles intermittentes d'un bar quand la porte s'ouvrait. Je marchais à tâtons, je me méfiais des quelques marches que j'allais devoir gravir. Mais où étaient-elles déjà? Je me suis figé quand j'ai entendu au loin quelqu'un courir. Ses pas martelaient le sol.

Soudain, mon pied a buté sur quelque chose de mou. Un vieux carton? Un sac de vêtements oublié? J'ai fait un pas de côté pour l'éviter mais cette chose était toujours là. Je me suis penché en tanguant, j'ai allumé la lampe de mon portable et j'ai entendu un cri sourd. Puis un deuxième, plus faible. Ma voix, rauque. Allongé sur le sol, un corps inerte. Avec une petite jupe noire.

2

Ça m'a fait l'effet d'un seau d'eau glacé jeté en pleine figure. Qu'est-ce qu'elle foutait là ?

– Lilas ! Lilas !

L'alcool ingurgité est remonté violemment, un hoquet, une envie de vomir. Je suis tombé à genoux, la tête entre les mains. Décidément, la soirée était pourrie et ça ne me lâchait pas. Je l'ai secouée, tout d'abord pas trop fort, elle avait l'air évanouie. Puis j'ai eu envie de la gifler pour la réveiller. Il fallait qu'elle ouvre les yeux. Deux claques, rien, elle était inerte. J'étais dans de beaux draps ! Qu'est-ce qu'elle avait ? Elle n'avait pas bu que du Coca et elle était tombée, s'était assommée ? Si j'avertissais la police, ils allaient m'emmener avec elle, me faire souffler dans le ballon, prélever mon sang et me retenir au moins pour la nuit. Peut-être même plus longtemps, à cause du cannabis. Mais si elle était dans un coma éthylique, il fallait appeler une ambulance, qu'elle soit hospitalisée. Je ne pouvais pas la laisser comme ça.

Je l'ai prise par les épaules, je voulais la retourner sur le dos, la forcer à réagir. Elle était lourde, un poids mort.

Sa tête pendait sur mon bras, ses yeux révulsés, visage de craie, une flaque sombre s'étalait sur son blouson comme une fleur empoisonnée. Mon cerveau refusait de comprendre. J'ai touché la tache, c'était épais et collant. Je l'ai lâchée brusquement, son crâne a cogné le sol, un bruit sourd. L'évidence a explosé, elle était morte. Je devais prendre une décision, immédiatement, téléphoner ou fuir. En une seconde, je pouvais faire basculer ma vie dans des embrouilles. Choisir.

Pour le moment la rue était déserte mais, sous peu, les bars allaient fermer et les clients sortir. Mes mains étaient couvertes de son sang, j'allais être le coupable idéal. Contre son buste, il y avait son portefeuille, son passeport dépassait. Je l'ai tiré, c'était bien la fille du bar sur la photo, les cheveux tirés en arrière. Lilas Feyrols, née à Amiens, en France. « Décide-toi, Gary! »

J'ai pensé : « Désolé Lilas, je ne peux rien pour toi et je ne saurai jamais ce que tu avais à me dire! »

Et je suis retourné sur mes pas. Je flippais d'avancer dans la pénombre avec ce type peut-être encore tapi dans un coin, avec un couteau, un revolver, prêt à me sauter dessus. Je n'étais pas en état de me défendre. J'ai entendu des pas cogner les escaliers en fer, ceux qui desservait les appartements au-dessus de nous. Ou était-ce le vent qui faisait grincer la structure ?

Détaler, vite. Pas se laisser envahir par la peur qui tétanise. Avancer sans se retourner.

J'avais mon bonnet rouge dans ma poche. Rouge, c'est voyant, mais pas la nuit. Je l'ai enfilé sur la tête jusqu'aux sourcils, comme s'il pouvait me protéger. J'ai couru par Cuba Street, Manners Street, j'ai accéléré, contourné le poste de police et me suis retrouvé sur les quais, haletant, hanté par la flaque de sang et le visage livide de Lilas. Assis sur un banc, la tête entre les mains, j'ai essayé de me calmer. Je ne contenais plus mes larmes. Je pleurais sur moi et sur cette fille. C'était la première fois que j'approchais un mort. Irréalité et violence. Un quart d'heure avant, elle souriait. Et là, pffuit, plus rien. Jusqu'à maintenant, la mort avait frappé les autres, des êtres indéfinis, des vieux, des malades, des personnes que je ne connaissais pas ou peu. De la fiction dans les films.

Me rassurer. Besoin de téléphoner à Apera, d'entendre une voix amie, quelqu'un de vivant. Il m'a répondu, rigolard, derrière j'ai perçu le brouhaha du bar. Il m'a dit qu'il allait partir.

– T'as disparu sans nous le dire, a-t-il ajouté. Tu veux qu'on se retrouve pour rentrer ensemble ?

Pas un mot sur Lilas. J'ai bafouillé que j'étais fatigué et presque arrivé à la maison. En racrochant, j'ai respiré. Tout était comme d'habitude, apparemment personne n'était encore

tombé sur le corps de cette fille. Mais ça n'allait pas tarder. En même temps, qui avait pu faire attention à nous en fin de soirée? Ils étaient tous bourrés. J'ai enfoncé mon bonnet davantage pour qu'il cache mes yeux. Noir total. Pour moi et les autres. Attendre que les battements désordonnés de mon cœur s'apaisent.

Je me suis approché de la mer, le vent fouettait l'écume qui s'effiloçait comme du coton et rabattait des mèches sur mon visage. J'avais envie de disparaître, c'était facile de sauter dans le vide, un peu plus haut, près du plongoir où les jeunes s'amusaient pendant la journée. Il suffisait de se laisser basculer. On accuserait le mélange d'alcool et d'herbe. À cette heure-ci, personne ne tenterait de me sauver. Et puis, une envie de mourir, tout de suite.

Debout au bout de la planche en bois, j'ai scruté les eaux sombres. Une bourrasque a manqué de me faire trébucher, la peur de tomber m'a transpercé, un coup de couteau dans le cœur. Je tanguais, je criais, j'avais la trouille. J'ai reculé à quatre pattes en hoquetant, la nausée me tordait le ventre. J'étais un lâche, incapable d'aller au bout d'une idée. Et pourtant, rien n'aurait été plus doux que de mettre définitivement fin à cette nuit. « Pauvre merde! » j'ai hurlé à la nuit.

Et je ne savais pas à qui je m'adressais. À moi, à ma mère, à mon père, au monde entier.

Je n'ai aucune idée du temps que je suis resté accroupi, près du plongeoir. Le vent hurlait, je n'avais même pas froid, j'étais prostré, accroché aux planches. Je ne sentais plus mes mains, et, en position de fœtus, j'attendais que quelque chose se passe. Mais rien n'a bougé dans la nuit de Wellington.

Je me suis finalement traîné jusqu'à mon quartier de Newtown, à quatre pattes ou debout, je n'en ai pas le souvenir. Nous habitons une maison qui avait été divisée en deux, nous logions dans l'appartement du premier étage. Au rez-de-chaussée, un jeune couple sans aspérités, très jeune et déjà marié, me regardait toujours avec commisération. J'ai trébuché sur les marches, une envie de dégueuler les bières pour gâcher leur petit déjeuner. Ils marcheraient dedans, faudrait nettoyer, ça leur ferait les pieds. Marre des gens heureux et sans histoires. Je me suis retenu de vomir, ce n'était pas la peine d'en rajouter.

Les pièces étaient plongées dans le noir. À cette heure-là, Nicole, ma mère, dormait, elle prenait son service d'infirmière à 7 heures du matin à l'hôpital. Le jour de mes dix-huit ans, elle avait décidé de me laisser sortir le soir sans attendre que je rentre, même si elle n'avait pas entièrement confiance. Comme si, à cette date, elle avait lâché une partie de ses angoisses.

Devant la loi, elle n'était plus responsable de mes actes.

J'ai évité la table basse et me suis affalé dans un vieux fauteuil en cuir élimé acheté dans une brocante. Mon estomac jouait au yo-yo. Des poches de sang remuaient leur matière gélatineuse comme un gâteau jelly, Lilas ouvrait de grands yeux, des yeux de poisson mort, le blanc jauni, les pupilles éteintes et une main aux ongles rongés, noirs de crasse, tentait de m'accrocher. J'ai allumé une petite lampe pour faire fuir ces monstres et, dans la lumière pâle, dans ce décor apaisant, je me suis senti moins oppressé. Le monde clos de ma mère faisait rempart au diable.

La tension m'avait épuisé, mes pensées s'engourdisaient. Je sombrais dans un puits noir, dégoulinant d'humidité. Une odeur de moisi, de pourriture flottait autour de moi, des courants d'air glacé frôlaient mon visage. Une spirale opaque m'avalait et je me laissais faire.

Le froid qui gèle le corps et l'âme, la pluie glaciale qui s'immisce entre la capote et la chair, ruisselle loin dans le cou le long du dos, la boue qui colle aux godillots et empêche de s'asseoir pour une minute de repos. L'hiver commence à peine. Il a entendu dire qu'il pouvait durer longtemps, avec de la neige et des températures polaires. Que les rats aussi allaient avoir faim, comme eux,

et qu'ils viendraient se rassasier dans les tranchées, d'un quignon de pain qui traîne, d'une main endormie, d'un pied arraché et oublié près d'une pierre. Putain de pays. En face, le canon tire son boulet de feu. Il explose non loin de là, dans la tranchée voisine, et des corps déchiquetés plongent dans la gadoue, vite recouverts par un duvet de glaise et de cailloux. Un homme hurle, la bouche tordue de peur. À côté de lui, il ne reste que le corps de son compagnon, un trou béant, rouge, à la place de sa tête. Il rampe dans la terre collante, il ne sent plus ses mains frigorifiées, il s'approche, fouille dans le manteau, ses doigts refusent de lui obéir mais il parvient à retirer une lettre. Un soir de mélancolie, ils s'étaient promis l'un à l'autre de ne jamais oublier de remettre leur courrier au caporal s'il leur arrivait un malheur. Une lettre d'amour, ça ne s'égare pas, elle doit trouver sa bien-aimée. Ils n'ont plus que ça les soldats, le pouvoir de rêver à leur belle, de leur chanter des mots d'amour sur un bout de papier. Autour de lui, les balles sifflent et s'écrasent dans la terre endurcie ou dans la chair tendre des soldats. Fuir cet enfer ! Partir, rentrer chez lui, dans son village. Mais il n'y a aucun moyen, ils sont pris en tenaille. Les Allemands, devant, derrière et là-bas, le village qui brûle n'offre aucun refuge. Se boucher les oreilles et se recroqueviller. Prier, même s'il ne l'a jamais encore fait, pour que les balles l'épargnent. Attendre que la nuit tombe et, avec elle, une trêve de quelques

heures. Une ombre le rejoint en rampant dans la gadoue, ses yeux roulent de terreur. Son visage brun est maculé de terre, ses lèvres craquelées par le froid. C'est son ami, ils ont grandi ensemble, partagé les mêmes jeux, les mêmes rires, les mêmes raclées. Près de lui, rien ne peut lui arriver. Anaru l'a toujours protégé.

J'ai ouvert les yeux, la respiration en apnée. J'étouffais, j'avais froid et un vent rude et glacé fouettait mon visage. Cet homme sale, dépenaillé était là, tout près de moi, je sentais son souffle haletant, son haleine puante, l'odeur fétide de sa transpiration, un fumet de peur et de sang. Il était hideux, son visage ravagé de fatigue, sale, mangé par une barbe poisseuse, ses yeux striés de rouge, hagards, et sa bouche, hurlante, ouverte sur l'enfer. Je donnais de grands coups de poing dans le vide, une gangue de fer empoignait mes tempes. Il fallait qu'il déguerpisse, ce sale type. Je me suis levé brusquement et j'ai cherché à tâtons l'interrupteur du plafonnier. Une lumière jaune et criarde a éclairé la pièce vide.

Il n'y avait personne, j'avais cauchemardé.

C'était à cause de cette fille laissée pour morte sur un trottoir. Elle me terrorisait, elle avait provoqué ce délire.

Je me suis levé, chancelant, pour aller m'écrouler sur mon lit. J'ai perçu vaguement

le réveil de ma mère sonner, ses pas chuintants se diriger vers la cuisine. L'odeur des toasts grillés et du café m'a réveillé définitivement.

Quand je l'ai rejointe, elle était assise devant la petite table en bois vernis, une table pour deux personnes, et sirotait son café. Quelques fils blancs se perdaient dans sa chevelure rousse. Le matin, elle avait toujours cet air perdu d'une personne encore habitée par ses rêves. Déjà fatiguée. Elle m'a accueilli en secouant la tête, désapprobatrice, je me suis penché pour l'embrasser sur la joue. Sa peau fleurait la moiteur du sommeil.

– Tu es rentré tard hier soir ? Je ne t'ai pas entendu.

Une manière comme une autre de garder un œil sur mes allées et venues.

– Non, je suis parti avant les autres, j'étais fatigué.

Elle a évité de me questionner. Le matin, je n'avais jamais l'esprit clair et surtout pas ce jour-là. Je n'éprouvais pas le besoin de lui raconter mes soirées. De toute manière, elle écoutait toujours distraitement.

– La vieille madame Courth parlait à nouveau hier midi, a-t-elle dit. La fièvre était tombée quand je suis partie.

– Tant mieux ! Mais ça ne changera pas grand-chose pour la suite.

Elle a haussé les épaules et lâché un « tsss » énervé. Ma mère travaillait dans un service de soins intensifs. Elle s'entichait souvent d'un ou deux malades qu'elle soignait comme s'ils étaient de sa famille. Surtout les personnes seules ou celles dont les proches habitaient trop loin pour leur rendre visite quotidiennement. Moi, je la soupçonnais de les dorloter pour combler son impuissance devant la souffrance. Ou un vide intérieur qu'elle remplissait avec une tendresse passagère qui s'épuisait quand ils mouraient. Elle sombrait alors dans un état d'hébétude qui pouvait durer deux jours. Jusqu'à ce qu'elle en retrouve un autre à mater. Depuis quelques mois, ma mère s'occupait plus d'eux que de moi. Sa vie était ailleurs.

Elle a allumé le poste de radio, c'était l'heure des infos et de la météo. Les voix ronronnaient sans que je les écoute. Je n'avais pas très faim, plutôt une envie de vomir et de me recoucher.

– Je vais lui apporter des muffins, a-t-elle lancé en les entourant de papier d'aluminium. Tu en veux ?

Elle n'a pas attendu ma réponse, m'a fait signe de me taire en augmentant le volume du poste. Une voix sinistre de journaliste annonçait l'agression d'une jeune fille dans le quartier de Cuba Street. J'ai eu un haut-le-cœur, un mélange de café et de bile. J'ai couru jusque dans la salle de bains.

– Qu'est-ce qui te prend ? Tu as encore trop bu ! a-t-elle crié sur un ton de reproche.

J'ai vidé mon estomac des remugles de la nuit. Amertume.

– La jeune fille, j'ai bredouillé en revenant, elle est morte ?

– Il ne l'a pas dit. Pourquoi ? Tu la connais ?

– Non, j'ai répondu sans conviction, c'est juste que j'étais dans le coin hier soir.

– Pauvre fille ! La police pense que c'est un crime crapuleux, y avait plus d'argent dans son portefeuille. Une Française en voyage. Elle a été transportée dans mon hôpital.

Si elle était hospitalisée dans le service de ma mère, sûr qu'elle allait la prendre sous son aile. Pourvu que non !

J'avais des suées, mes intestins se tortillaient, les dernières heures qui sommeillaient encore dans la brume de la nuit ont ressurgi violemment. Maman a posé mécaniquement sa main sur mon front. Le même geste qu'elle faisait lorsque j'étais enfant.

– T'as pas de fièvre !

Si, j'avais la fièvre du lâche, de celui qui a été témoin et qui avait fui. Celle du couard qui préférerait se planquer plutôt que de porter secours, d'avouer ce qu'il avait vu. Et celle-là, elle promettait de me ronger le cœur, faisait monter la honte sur mon front et mes joues mais elle était invisible. Même pas brûlante.

Une autre mère aurait pu la détecter. Pas la mienne.

J'avais du talent quand il s'agissait de la tromper.

3

Apera m'attendait devant l'entrée du lycée. Il se laissait bousculer par des grappes d'élèves qui grimpaient l'escalier menant à la cour. Il mordillait sa lèvre inférieure, signe qu'il n'allait pas retenir longtemps l'info qui chatouillait le bout de sa langue.

– T'as loupé un truc hier, t'es parti trop tôt!

J'ai fait une mine surprise.

– Ah, Talia est rentrée avec William?

Il n'a pas relevé ma lourde plaisanterie.

– Le corps d'une fille a été retrouvé dans Left Bank. Apparemment, elle a pris un coup de couteau!

J'ai joué l'effarement. Ça ne me demandait aucun effort, mes jambes flageolaient.

– Tu sais, celle qui était assise à côté de toi au bar!

– J'vois pas, j'étais pas clair hier soir.

– Je t'ai vu parler avec elle, a-t-il affirmé.

– Peut-être!

William nous a rejoints, aussi nerveux qu'Apera. Ils étaient tous les deux convoqués au poste de police en fin de journée. Pour dire ce qu'ils avaient vu et constaté. Hier soir, les

policiers avaient relevé les noms de ceux qui faisaient la fermeture du bar.

– Tu devrais venir avec nous, a asséné William, tu lui as parlé.

– Il dit qu’il ne s’en souvient pas, a rétorqué Apera.

– Oui, le trou noir, j’ai expliqué. Un grand vide de deux heures. Tu connais ça, non ?

William a froncé les sourcils mais n’a pas insisté. J’avais la réputation d’être un type taciturne. Mes copains avaient pris l’habitude de mon mutisme, de ces longs moments où je m’enfermais dans une bulle. Ils savaient que je pouvais quitter une soirée sans dire au revoir, donner un rendez-vous et ne jamais y venir sans donner d’explications, parfois même sans m’excuser. Le type qu’il ne fallait pas titiller.

Un jour, William s’était laissé aller à dire « Faut pas le chercher, je suis sûr qu’il pourrait tuer » et je crois bien qu’il parlait de moi. Il n’avait pas remarqué que j’étais derrière lui. J’avais perçu sa gêne quand il m’avait vu.

On ne se connaissait pas encore très bien avec William. Il était arrivé au lycée au début de l’année scolaire et il avait juste fait une allusion au renvoi de son ancien établissement. Le très chic Scots College. Aucun de nous ne savait pourquoi. Il ne nous avait jamais rien confié, restant vague sur la question, chatouilleux même. Des rumeurs avaient couru, on disait

qu'il avait frappé un prof. Les rumeurs, je n'y faisais pas attention, elles n'étaient souvent qu'un ramassis de malveillance.

Peu de temps après la rentrée, il nous avait invités, Apera et moi, à dîner chez lui. Nous étions très impressionnés d'aller à Kelburn dans le quartier huppé de Wellington. Contrairement à Newtown, les habitants se pressaient de rentrer chez eux et ne traînaient pas dans la rue. On ne s'arrêtait pas pour parler à son voisin, à la limite, on échangeait juste des politesses à propos du vent qui s'était levé sur la baie.

Nous avons gravi une centaine de marches, entre des buissons de fleurs, de genêts et de flax qui ajoutaient à la solennité de l'endroit. Sa maison était construite dans le pur style victorien, une des plus anciennes demeures de la ville. Elle en jetait avec ses murs de bois blanc fraîchement repeints, ses bow-windows plein sud, son balcon couvert courant le long du premier étage et son extraordinaire véranda où des fauteuils en rotin, drapés de tissus indiens ou malgaches, apportaient une note exotique. Une plaque en bronze indiquait que le bâtiment datait de 1858.

Sa mère nous avait accueillis froidement, un maintien raide, mais elle avait laissé pointer un zeste d'affection pour son fils. Avant de nous saluer, elle lui avait posé la main sur la joue, comme une caresse un peu retenue. Ça m'avait

choqué. Apera n'avait pas relevé l'incongruité de ce geste quand je lui en avais fait la réflexion. Il avait juste gardé en mémoire la froideur du père.

Elle nous avait fait entrer dans le salon, une pièce grandiose qui faisait tourner la tête tant elle regorgeait d'objets précieux, de meubles de style. Je ne savais pas où poser les yeux. J'étais tétanisé et je n'osais pas fouler le tapis persan ni m'asseoir dans le fauteuil au tissu soyeux.

Son père s'était levé, petit homme sec ; une couronne de cheveux grisonnants un peu longue, bouclant dans son cou, lui donnait un air de chevalier moyenâgeux ou de moine. Il nous dominait non par la taille mais par l'allure. Il nous avait secoué les mains rudement, avec un sourire mécanique bloqué sur son visage puis avait lâché :

– Alors, voilà les nouvelles victimes de William ?

Notre ami avait regardé ses pieds et sa mère était intervenue :

– Je t'en prie, ce n'est pas le moment.

– De toute manière, ça ne l'est jamais, avait-il grommelé. Tu en as fait une chiffre molle.

Apera et moi avions fixé un point sur le tapis, gênés. Manquait plus d'être témoins d'une scène. Son père s'était servi un verre de vin blanc, puis avait pris un journal sans plus faire attention à notre présence.

Pendant le repas, nous avons eu droit à un interrogatoire en règle sur nos vies, nos familles, nos études et notre avenir. Moi, je n'avais aucune idée de mon futur métier et personne ne s'était attardé. Je ne les intéressais pas. Apera hésitait entre une filière de droit et d'économie et le père de William l'avait vivement incité à choisir le droit. C'est ainsi que l'on avait appris qu'il était avocat d'affaires et qu'il souhaitait que son fils reprenne un jour son cabinet.

– Mais ça m'a l'air mal parti ! avait-il bougonné. Il semble plutôt destiné à être clown ou chômeur.

J'avais trouvé sa réflexion vexante mais je m'étais tu. Comme tous les autres d'ailleurs. Il semblait que nul ne pouvait le contredire en public. Ç'avait été un long monologue ennuyeux.

J'avais eu hâte que la soirée se termine et, à peine le café avalé, je m'étais levé en prétextant des devoirs à terminer pour le lendemain. Apera en avait profité pour me suivre.

Quand William nous avait raccompagnés, il avait fanfaronné :

– Vous avez vu le show de mon père ? Il fait ça chaque fois que j'invite des nouveaux copains. Il aime bien impressionner, nous mettre mal à l'aise mais au fond, il est plutôt cool.

Il avait retrouvé son œil pétillant et sa gouaille mais je ne croyais pas un mot de ce qu'il nous

disait. Lui aussi faisait son show. Et il savait que nous n'étions pas dupes. Nous n'avions pas répondu. Je l'avais plaint. Je préférais ma situation à la sienne. Et je m'étais juré de ne jamais remettre les pieds chez lui. Depuis cette soirée, nous n'avions plus jamais été invités.

William et Apera ont décidé d'aller ensemble au poste. Ils se sont écartés de quelques pas. Ils parlaient à voix basse, je me doutais de ce qu'ils pensaient. J'avais quitté le bar avant eux et je prenais toujours cette petite rue pour rejoindre l'arrêt de bus. Pas besoin d'être devin pour saisir qu'ils ne croyaient pas à mon amnésie subite. J'ai ignoré leur messe basse, je me fichais de ce qu'ils pouvaient gamberger et je me suis dirigé à pas lents vers les salles de classe. Ne pas craquer.

Talia m'a salué de loin, un geste dérisoire de la main que j'ai interprété comme « surtout, ne t'approche pas ». Elle a rejoint William, lui a caressé le dos, l'a embrassé dans le cou. Il lui a à peine rendu son baiser. Elle ne voyait donc pas qu'il se fichait d'elle ? Je n'avais définitivement aucune raison d'espérer. Il fallait passer à autre chose. Lui, je l'ai vu relâcher les jambes d'une autre fille qui passait près d'eux. Un claquement de doigts et elles étaient prêtes à le suivre. Le comportement de ce type m'agaçait. J'aurais pu le lui dire, mais je préférais

l'indifférence. William les avait toutes à ses pieds et moi, je les faisais fuir. Ça tenait à quoi ? Peut-être étais-je trop bourru, trop parti dans les brumes, dans des histoires personnelles qui ne laissaient de place pour personne à mes côtés ? Apera me faisait souvent remarquer que je fumais trop. Il jouait le rôle d'un grand frère et me serinait des conseils : « Tu devrais pas, attention à toi... »

Même s'il était mon meilleur ami, je l'envoyais balader. De quoi se mêlait-il, que savait-il de mon chagrin, lui comblé par sa famille soudée, bien tranquille ? Les jours où j'étais plus lucide, je me disais qu'il avait peut-être raison. Mais quand j'étais dans mon monde éthéré, celui du shit, je souffrais moins du silence de ma vie. Silence que même ma mère ne prenait pas la peine de rompre. Tout le monde s'en fichait. Je me sentais comme une marionnette manipulée par des adultes.

Dans la classe, j'ai pris ma place habituelle, avant-dernier rang, derrière Apera. Sa carrure de rugbyman me protégeait du regard des profs. Cours d'histoire avec M. Reaf sur la Seconde Guerre mondiale. J'écoutais, fasciné par ces hommes qui avaient eu le courage ou la naïveté d'aller combattre un ennemi qui n'était pas le leur. Avaient-ils eu conscience de ce qui les attendaient ? Pendant la Première Guerre

mondiale, on raconte souvent que beaucoup d'entre eux étaient partis en France, heureux d'avoir l'occasion de visiter du pays. Pour finir entre des planches de sapin dans un cimetière anonyme ou enfouis sous la boue, sans sépulture ! Si un troisième conflit devait se reproduire, irais-je m'enrôler ? Est-ce que la guerre et ses combats pouvaient donner un sens à ma vie ?

Mon stylo a dérapé sur ma feuille, une grande balafre sur le papier blanc. Une terrible explosion m'a crevé les tympans. Pendant quelques secondes, les sons sont arrivés comme étouffés, filtrés par des bouchons de coton enfoncés dans l'oreille, puis rapidement assourdissants. Ça tonnait, je sentais les vibrations dans tout mon corps, comme des secousses de canons qui explosaient. Je me suis recroquevillé sur ma chaise, les bras sur la tête, il avait dû y avoir un tremblement de terre, celui que tous les habitants de Wellington craignaient de vivre. Des vitres avaient dû éclater, des immeubles s'effondrer, la terre s'ouvrir et engloutir des gens, des voitures, des maisons. Il fallait évacuer le bâtiment, se dépêcher, courir vers la sortie. J'ai levé la tête, personne n'avait bougé. Notre professeur continuait son cours comme si rien n'était arrivé.

En tombant, ma chaise a fait sursauter les élèves.

– Vous avez un problème, Gary ? a demandé M. Reaf.

– L'explosion, j'ai bredouillé.

Ils se sont tous tournés vers moi et dans leurs yeux, j'ai discerné de l'incrédulité.

– Quelle explosion ? a souligné le prof. Vous voulez faire le malin ?

– Vous n'avez rien entendu ? j'ai continué, ébahi.

– Sortez et allez à l'infirmerie, a-t-il conseillé. Apera, accompagnez-le.

Apera avait un air désolé. Il n'avait aucune envie de venir avec moi. Il a soupiré assez fort pour que je l'entende.

Dans le couloir, il a lâché :

– Tu déconnes, Gary. Tu devrais te calmer sur la fumette.

– Sois gentil, je lui ai répondu, fous-moi la paix. Je vais aller faire un tour, j'ai pas beaucoup dormi cette nuit. Dis-leur que je suis resté à l'infirmerie.

Il a secoué la tête et m'a laissé aller. Quand je me suis retourné, je l'ai vu assis contre le mur, attendant de rentrer en cours. Un jour, il finirait par se lasser de ce grand n'importe quoi.

Je me suis éclipsé et j'ai quitté le lycée. Dans Hankey Street, il y avait une volée de marches où on pouvait être tranquille. C'était généralement là que je fumais avant les cours. Le voisinage n'aimait pas trop et se plaignait souvent à notre directeur. Aucune importance.

S'ils râlaient et menaçaient d'appeler les flics, j'irais plus loin. Il n'y avait pas que cet endroit, il était juste le plus proche. Ce qui m'arrangeait à cette heure-ci, c'était qu'aucun copain ne me rejoindrait. J'étais sûr d'être au calme.

J'ai repensé à cette explosion. Je l'avais entendue, mais j'étais le seul. Je me suis dit que j'étais vraiment taré et ça m'a fait rire. Au fond, ça me plaisait d'être différent, je l'étais depuis mon enfance. Le désir de fumée douceâtre, de m'enrouler dans les vapeurs de shit, s'est imposé. J'ai allumé le joint enfoui dans la poche de ma veste. Autour, le monde reprenait sa place. Un peu plus loin, des groupes d'élèves se croisaient dans l'avenue, évitant des mères et leurs poussettes. Une sirène d'ambulance, un camion de livraison. J'observais les menus va-et-vient d'une journée ordinaire et oubliais de revenir en classe. Je n'avais plus de prise sur le temps. Mes pensées vagabondaient, parfois légères et sans but, parfois moroses quand elles s'agrippaient à l'image de Lilas.

J'ai aperçu William et Apera en train de discuter, plantés sur le trottoir d'en face. Ils ne me cherchaient pas. Apera devait être furieux contre moi. Un peu plus haut, Talia était avec son amie Katie, elles regardaient dans leur direction, elles non plus ne me cherchaient pas. Je n'étais présent pour personne.

J'ai filé vers Left Bank, j'avais besoin de voir où Lilas avait été poignardée. Histoire de m'assurer que je n'avais pas rêvé. L'impasse était interdite au public, des grandes bandes jaunes en condamnaient l'entrée. Un policier surveillait, le regard vide chargé d'ennui. Je n'ai pas osé m'approcher trop près, je ne voulais pas que l'on me remarque. Sur le sol, j'ai deviné des traces de craie qui dessinaient le corps de la jeune fille. Des curieux allongeaient le cou, attirés par les taches de sang devenues noires sur le macadam. C'était pas courant les agressions à Wellington. Je les entendais jacasser.

– Ça craint ! Va falloir mettre des flics à chaque coin de rue maintenant ?

– Ma fille, je la laisserai plus sortir seule le soir !

Le type entre deux âges qui lança cette phrase serrait le poing. Le genre à cogner avant de discuter. Une vieille femme m'a pris à parti.

– Quand j'étais jeune, on pouvait oublier notre portefeuille sur une table, on le retrouvait. Maintenant, on tue pour dix dollars ou moins !

Elle a hoché la tête, a attendu une réponse, j'ai haussé les épaules. J'avais envie de lui dire que je ne l'avais pas tuée.

J'ai filé, je ne voulais pas que le flic en faction note ma présence. Un jeune est vite repéré et c'est sûrement ce que la police ne manquerait

pas de rechercher. Dans les romans policiers, on dit souvent que le coupable revient sur les lieux de son crime. Je n'avais rien d'un délinquant, ma faute était celle, minable, d'une poule mouillée. Un mec sans tripes. Il ne me restait rien d'autre à faire que de rentrer chez moi.

Maman est arrivée les bras chargés de sacs, elle était passée au supermarché en sortant de son travail. Comme d'habitude, elle a soupiré en les posant sur la table, signe que je devais lui donner un coup de main pour ranger. Elle m'a observé, je détestais qu'elle me scrute comme si elle voulait noyauter mon cerveau pour y lire des secrets. Ses yeux gris me faisaient penser à la peau d'un serpent. J'ai plaint ses malades.

– T'as encore mauvaise mine ! T'as passé une bonne journée ?

– Comme d'habitude !

– Tu t'es couché trop tard hier, voilà pourquoi !

Le leitmotiv des heures de sommeil manquantes, c'était le credo de ma mère. Son angoisse qu'elle me jetait à la figure quand elle-même était fatiguée.

– Tout va bien, je l'ai rassurée.

– Au fait, la jeune fille poignardée, elle est dans notre service.

Même si je m'en étais douté, ça m'a fait quand même un choc. La bouche sèche. L'estomac qui se contracte. J'ai articulé :

– De qui tu me parles ?

– Enfin, on en a discuté ce matin !

– Ah oui, j'ai lâché en faisant semblant de me souvenir. La Française qui a reçu un mauvais coup. Elle n'est pas morte ?

– Non, puisqu'elle est à notre étage. Mais elle est dans le coma.

– Alors, elle n'a rien dit ?

– Puisque je te dis qu'elle est inconsciente ! Tu écoutes ou pas ? Pourquoi tu me demandes ça ? Tu la connais !

Elle avait un regard soupçonneux, elle surveillait mes réactions, mon attitude, épiait mes yeux, s'ils se baissaient vers le sol, rongés par la honte du mensonge ou si, au contraire, ils affrontaient les siens, comme une preuve de sincérité. Sur l'instant, ils se sont fixés sur un point au-dessus de son épaule.

J'étais certain que ma mère pensait que je devenais cinglé. Elle m'avait avoué qu'elle me trouvait changé depuis quelques mois et ça l'effrayait. Elle avait peur que... et ce jour-là, elle n'avait pas fini sa phrase. Elle s'était tue comme si elle en avait déjà trop dit. Mais ce n'était pas difficile à deviner : elle n'aurait pas supporté que je ressemble à mon père.

Donc, j'en avais conclu que celui-ci devait être aussi dingue que moi et c'était une des rares infos que j'avais sur lui.

Depuis longtemps, je la harcelais de questions sur cet homme, mon géniteur. Enfant, elle m'avait raconté des histoires à dormir debout et moi, naïvement, je les avais crues. Maintenant, ses réponses étaient toujours floues, inconsistantes. Du vide, un trou noir. Pas d'émotions, pas de sentiments. Comme s'il avait à peine existé. La dernière fois, il y a six mois, elle m'avait répondu sur un ton péremptoire, yeux dans les yeux : « Jamais je ne te dirai quoi que ce soit sur lui, le sujet est clos. À chaque fois, tu me fais souffrir. » Ça m'avait séché. Elle avait tourné le dos et repris la vaisselle sans prononcer un mot de plus. J'étais resté près d'elle deux, trois minutes, les bras ballants, sonné, en attendant qu'elle ajoute quelque chose. Silence.

Ça m'avait refroidi le cœur. Un bloc de glace dans ma tête, un poing dans l'estomac. Et des soupçons que je traînais, inévitablement. Ma mère avait été violée, ou elle avait couché avec plusieurs hommes dans la même semaine et ne savait pas qui était le père. Ça pouvait être aussi un sale mec, un criminel, une ordure. Ou il était marié, père d'une ribambelle de mômes et n'avait jamais entendu parler de moi.

Faut pas s'étonner si ensuite je me suis drogué. Je ne me contentais plus de ses histoires

invraisemblables qui m'avaient fait rêver, celles d'un homme qui parfois courait le monde pour des missions secrètes, une sorte d'Indiana Jones, ou un aventurier qui affrontait des mers furieuses, gravissait des sommets aux neiges éternelles. Celle que j'avais préférée ou peut-être me l'étais-je inventée, parlait d'un cosmonaute enfermé dans des navettes qui frôlaient le ciel. Un vrai héros et, quand je regardais la lune, j'agitais les bras pour lui faire un signe.

C'était une omerta familiale. Même mes grands-parents maternels restaient bouche cousue. Je me souvenais du jour où ils étaient arrivés d'Auckland, et où j'avais refusé de leur ouvrir la porte d'entrée s'ils ne m'avouaient pas la vérité. Je devais avoir quinze ans et j'ai oublié ce qui avait provoqué ma rage. Je pensais pouvoir leur mettre la pression plus facilement qu'à ma mère. J'avais entendu de gros soupirs.

– Elle ne t'a encore rien dit ? avait questionné mon grand-père.

– Tu le sais bien !

Il gagnait du temps. Je m'en fichais, c'était un samedi matin et j'avais la journée devant moi.

– Nous avons promis et tu sais que les promesses...

Je ne lui avais pas laissé le temps de m'embobiner.

– Je veux un prénom. Sinon, je n’ouvrirai pas. Rentrez chez vous!

Je les avais entendus chuchoter, le « pas question » tranchant de ma grand-mère, et grand-père qui la faisait taire. Il avait craqué et soufflé :

– Craig.

Pendant que je tirais le verrou, grand-mère lui avait lancé un « traître » vengeur. Les femmes de la famille se tenaient les coudes. Pour la première fois, mon géniteur prenait chair et n’était plus un fantôme dont je portais juste le nom de famille : Hollson. Ça démontrait qu’il m’avait reconnu. Cette évidence m’était apparue soudainement, en accueillant ma grand-mère revêche et mon grand-père penaud. Je ne portais pas le nom de famille de ma mère, et je n’avais jamais fait le lien auparavant. Je ne devais pas être prêt à comprendre ou je n’en avais pas eu envie.

Tout de suite, ma grand-mère avait changé de conversation pour raconter avec détails et enthousiasme forcé leur voyage en train entre Auckland et Wellington. L’Overlander traversait lentement du haut en bas, aller et retour, l’île du Nord en douze heures, et ça permettait aux voyageurs de jouir du spectacle du mont Ruapehu, des champs infinis où le regard se perd, des collines piquetées de moutons, et de l’eau tumultueuse du fleuve Whanganui dans le parc

national Tongariro. C'était la première fois qu'ils le prenaient. Je n'écoutais pas un mot de leur périple, le prénom de mon père cognait dans mon cerveau. Quel visage pouvait avoir un homme qui s'appelle Craig? Plutôt blond, roux, très grand, costaud, malingre? Russell Crowe ou Brad Pitt?

Mon père demeurait toujours un point d'interrogation.